Postface

Les dernières heures de Victor Cousin et la scène de la révolution philosophique en France

Pierre-François Moreau(1), Patrice Vermeren(2)

(1) ENS de Lyon
(2) Université Paris-VIII

Résumé : Victor Cousin meurt à Cannes en 1867. Les récits de sa mort par ses amis et élèves montrent la constitution d'une légende. Cousin lui-même avait constitué des modèles de réflexion sur la mort des philosophes, à partir des cas de Socrate, Descartes et Kant. Le décès de Cousin s'inscrit aussi dans l'histoire philosophique du XIX^{e} siècle français.

Mots-clés : Cousin, Socrate, Descartes, Kant, histoire de la philosophie

Abstract : Victor Cousin died in Cannes in 1867. The stories of his death by his friends and students reveal the constitution of a legend. Cousin himself had provided models for reflection on the death of philosophers, from Socrates to Descartes and Kant. Cousin's own death is then also to be inscribed into the philosophical history of the French nineteenth century.

1. Le 14 janvier 1867, Prospère Mérimée écrit de Cannes à l'impératrice Eugénie :

> « Madame, j'ai la douleur de vous annoncer la mort de M. Cousin. Il vient de succomber d'une attaque d'apoplexie que rien ne pouvait prévoir. Son intelligence, sa mémoire, son activité n'avaient reçu aucune atteinte. Sa santé semblait raffermie, il était gai et travaillait avec son ardeur ordinaire. Hier matin 13 il se plaignait d'avoir passé une mauvaise nuit et de n'avoir pu fermer l'œil. Cela ne l'empêcha pas de travailler jusqu'à l'heure du déjeuner avec M. B. St. Hilaire qui demeurait avec lui. Immédiatement après son repas il dit qu'il éprouvait une irrésistible envie de dormir et s'assoupit. Ce sommeil fort calme en apparence, ne tarda pas à inquiéter, car il n'était troublé par aucun bruit. On chercha un médecin qui reconnut aussitôt une congestion cérébrale de la nature la plus grave.

> Tous les remèdes furent essayés inutilement. Il a expiré ce matin à cinq heures. J'ai assisté à son agonie. Sa figure était parfaitement calme et bien qu'il fît entendre pendant plusieurs heures des râlements horribles pour les assistants, ses traits conservaient toujours l'expression d'un sommeil tranquille. Les médecins disaient qu'il ne souffraient (sic) pas. Il est mort sans avoir rouvert les yeux et sans avoir repris connaissance depuis le moment où il s'était assoupi. Nous avons télégraphié à Paris pour demander à son notaire s'il a laissé des instructions au sujet de ses funérailles. Nous pensons qu'il désirait être enterré à Paris. La bienveillance que votre Majesté a toujours montrée à M. Cousin m'a fait penser, Madame, que vous pourriez trouver quelque intérêt aux tristes détails que je m'empresse de communiquer à Votre Majesté. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Madame, de votre Majesté le très humble et très fidèle sujet [1] ».

Le 18 janvier, c'est à Madame de Beaulaincourt qu'il fait ce récit :

> « Je viens d'assister à de tristes scènes : j'ai vu mourir ce pauvre Cousin d'une manière déplorable. La veille il avait été plein de verve et d'esprit, en apparence mieux portant que jamais. Le matin il travaillait encore, causait avec gaité et faisait des projets. Il s'est plaint d'une envie de dormir invincible, qui n'avait rien de surprenant car la nuit précédente, il n'avait pas dormi. C'est pendant son sommeil que l'apoplexie l'a frappé. Il n'a pas repris connaissance, il n'a même pas rouvert les yeux. Mais la vie matérielle a duré encore plus de vingt heures. Il faisait entendre des râlements horribles pour les assistants, et cependant il n'y avait pas dans sa figure la moindre contraction. Les médecins disaient qu'il ne souffrait pas. C'était la dernière lutte du corps déjà abandonné par l'intelligence. En le voyant ainsi on ne pouvait s'empêcher de souhaiter que la mort vienne. Si on fût parvenu à sauver le corps, il serait demeuré longtemps encore peut-être comme un cadavre galvanisé. Je n'ai jamais rien vu de plus déplorable que le contraste entre les gémissements et les mouvements automatiques de cette agonie, et le calme extraordinaire des traits du visage. L'approche de la mort donne une certaine beauté à part même du respect qu'elle inspire. Tout cela se passait par une nuit lugubre avec un vent et une pluie horribles. Nous avons même eu deux jours de gelée qui ont fait rentrer sous terre les anémones qui allaient fleurir et brûlé un grand nombre de fleurs dans les jardins. Je me réjouis que celles que je vous ai envoyées soient arrivées à bon port [...] ».

Le même jour, il écrit à peu près dans les mêmes termes à la princesse Julie et à Madame G. Delessert. Le 19 janvier, Mérimée reprend la plume à l'attention de Charles de Rémusat, et ajoute qu'il y avait eu la proposition d'aller chercher Mgr Dupanloup, avec lequel Cousin avait dîné quelques jours auparavant, ce que Barthélémy Saint-Hilaire et lui-même ont refusé, *parce qu'il aurait voulu faire du zèle* ; et qu'un abbé présent avait proposé de quérir un curé, mais Barthélémy Saint-Hilaire et lui ont dit que c'était inutile tant qu'il n'était pas conscient. Le lendemain, le curé de

1. Prosper Mérimée, *Correspondance générale*, établie et annotée par Maurice Parturier, Toulouse, Privat, M.CM.LIX, deuxième série, tome septième, p. 372 sq. Les autres lettres ici citées sont publiées à la suite dans le même volume.

Cannes a montré d'abord beaucoup de mauvaise humeur, surtout, croit Mérimée, parce que l'enterrement ne devait pas être ici, à Cannes. Même récit à Albert Stapfer le 21 janvier, avec cette considération préliminaire :

> « La mort de Cousin a été aussi imprévue que possible. Ce n'est pas qu'il n'en eût une sorte de pressentiment. Il me disait que Laennec lui avait dit qu'il ne pouvait mourir que de trois manières, ou pendu, ou d'une apoplexie cérébrale, ou d'un afflux de sang dans les poumons. C'est le second moyen qui a justifié la prophétie, faite à une époque où la pendaison avait quelque probabilité ». Il ajoute qu'il ne croit pas que sa mort fût celle qu'eût choisie Cousin, qui lui avait dit un jour qu'il lui parlait de la prédiction de Laennec : « Moi je ne voudrais pas mourir vite ».

Il dément aussi la fausse nouvelle venue d'une lettre au *Courrier de Marseille* du 13 janvier et parue dans *Le Pays* du 21 janvier selon laquelle il aurait reçu l'extrême onction. Le 24 janvier 1867, Prosper Mérimée écrit encore de Cannes à Madame (la Comtesse) de Montijo :

> « Ce pauvre Cousin est mort de la manière la plus imprévue. Il avait été la veille gai et causant à son ordinaire. Le matin même il semblait en parfaite santé. Après déjeuner il a dit qu'il se sentait pris d'une grande envie de dormir. Il s'est assoupi sur son canapé et ne s'est pas réveillé. Le corps a été encore près de quinze heures à mourir, mais la connaissance n'est pas revenue et il n'a même pas ouvert les yeux. C'était un horrible spectacle à voir que ce corps dont s'échappaient des râlements inarticulés, tandis que la figure avait conservé le plus grand calme. C'était les derniers efforts d'un agonisant avec le sommeil d'un enfant. La placidité inconcevable de tous ses traits me fait croire qu'il n'a pas souffert et que la congestion cérébrale l'a frappé comme un coup de foudre. J'ai mandé sa mort à l'impératrice qui l'aimait et elle m'a écrit une lettre bien sympathique à cette occasion ».

Les *Échos de Cannes* ont donné un long compte-rendu par le Dr Segond, agrégé de la faculté qui fut appelé et diagnostiqua une hémorragie sous-arachnoïdienne (rapporté par *Le Journal des Débats*, le 22 janvier 1867). Jules Barthélémy Saint-Hilaire a donné de son côté, plus tardivement, un récit de cette agonie, ajoutant lui-aussi que l'abbé Blampignon, auteur d'une thèse de doctorat sur Malebranche et lié avec Cousin, avait voulu lui faire donner des derniers sacrements, mais qu'il l'en avait détourné parce que le malade ne pouvait y prendre aucune part. Et Mérimée raconte encore que les légataires universels ont été celui-ci (Barthélémy Saint-Hilaire) et Mignet, la bibliothèque ayant été donnée à la Sorbonne, et l'Académie des sciences morales ayant reçu de l'argent pour un prix de philosophie grecque. Les funérailles ont eu lieu le 25 janvier à Paris, à Saint-Etienne-du-Mont et au Père Lachaise, en grande pompe, avec un discours de de Sacy. Le 16 février Mérimée écrit encore à Madame de Beaulaincourt, rapportant les histoires que l'on fait dans les journaux à propos du testament de Cousin, et singulièrement parce qu'il laisse une pension à Louise Colet et une somme assez ronde à sa fille. On a pris aussi un masque de la tête de Cousin et chargé Alexander Munro d'exécuter un buste en marbre pour l'Académie

Française, qui sera commandé par ordre de l'Impératrice et présenté à l'Institut de France l'année suivante [2].

L'autre récit de la mort de Victor Cousin, celui de son disciple Jules Barthélémy Saint-Hilaire, date sans doute d'août 1892, soient vingt-cinq années plus tard. Il n'est plus un témoignage sur le vif, il façonne une légende :

> « Les jours (à Cannes) s'écoulaient ainsi, réguliers et tranquilles : et il semblait que notre hiver devait suivre le même cours, travail et repos sous un climat délicieux. Mais un matin, le 7 ou 8 janvier 1867, Morin, accourant dans ma chambre, me pria de monter à l'instant chez M. Cousin. Il venait d'être saisi tout d'un coup d'une agitation excessive : il balbutiait, ne pouvant presque pas parler. C'était au milieu d'une lecture qu'il avait été surpris. Je le trouvai en effet fort pâle et fort ému : "Vous ... le ... voyez bien, me dit-il, je ... ne ... puis ... plus parler. Je ne sais pas ce que j'ai : je n'en puis plus : je ne sais pas ce que j'ai. Vous le voyez, vous le voyez bien." Les premiers mots m'avaient fort alarmé : l'articulation en avait été fort pénible, entrecoupée de sanglots qui trahissaient un violent effort. Les derniers mots prononcés au contraire avec volubilité, et très distinctement, calmèrent un peu mes craintes, et je rassurai M. Cousin : – "Oui, lui dis-je, votre voix était tout à l'heure entrecoupée : elle ne l'est plus du tout, et votre parole est parfaitement nette. Ce n'est rien ; c'est un éblouissement, par suite de fatigue ; reposez-vous ; et ce sera bientôt passé."
>
> Ce symptôme était très significatif ; et comme je connaissais le tempérament de M. Cousin presque autant que le mien, je lui proposai des pilules d'aloès, que j'avais apportées. Elles lui eussent fait du bien sans doute : mais il les refusa, parce que l'aloès, dont il avait fait usage quelquefois, lui avait toujours causé une congestion à la tête. La crise était finie ; mais de peur qu'elle ne se renouvelât, je fis prévenir M. le docteur Buttura. M. Cousin l'avait consulté assez souvent, et le regardait comme un ami. M. Buttura vint en effet le lendemain, feignant d'entrer, en passant devant la villa, pour savoir des nouvelles de ceux qui l'habitaient. Dans un très court entretien, il recommanda à M. Cousin de se purger. Si ce conseil eût été mis à exécution, une précieuse existence eût peut-être été prolongée de quelques années.
>
> Le mal semblait si bien conjuré que, deux ou trois jours après, M. Cousin put accepter de dîner en ville, chez un de nos amis, au golfe Jouan. Le repas avait été fort gai : nous étions rentrés d'assez bonne heure : et rien ne présageait quelque nouvel accident. Néanmoins, je remarquai, dans la journée suivante, que M. Cousin était excessivement nerveux. Il se préoccupait outre mesure d'une plantation de quelques fleurs devant la maisonnette. Je n'attachai pas d'importance à cette impatience démesurée : et deux journées s'écoulèrent encore sans alarme. Mais le 13 janvier (1867), M. Cousin, qui n'avait pu fermer l'œil de la nuit, avait répondu à son valet de chambre, entré à 7 heures, qu'il ne se lèverait qu'à 8. Accablé

2. Voir *The Illustrated London News* du 29 février 1868.

comme il l'était par l'insomnie, il ne se leva qu'à 9 heures : et il se mit à corriger quelques pages du livre qu'il imprimait à cette époque. Notre déjeuner, qui devait avoir lieu à midi, fut retardé jusqu'à 1 heure et demie. En se mettant à table, M. Cousin se plaignit de n'avoir pas pu dormir un instant et de tomber de sommeil. Mais il avait à peine pris quelques aliments que sa tête s'affaissa sur sa poitrine, et il me dit : "Je n'en puis plus d'envie de dormir : je n'ai pas fermé l'œil : j'ai besoin de dormir. – Dormez quelques instants sur votre chaise, lui dis-je, et quand vous serez un peu remis, vous regagnerez votre lit." Je me plaçai derrière lui pour le soutenir sur sa chaise : et il me dit : "Oui, c'est cela : c'est bien comme ça." Je le soutins, dix minutes ou un quart d'heure de manière à ce qu'il pût sommeiller : et pour qu'il fût à l'aise et qu'il dormît, Morin, sa femme et moi, nous mîmes M. Cousin sur un canapé, qui remplaçait provisoirement le lit. Je disposai un oreiller sous sa tête, qu'il ne pouvait relever. Il s'aperçut du soin que je prenais : et il me serra doucement la main. C'était un remerciement, et le dernier signe de connaissance qu'il donna.

Cependant il y avait près d'une heure que nous étions dans les angoisses quand je songeai à envoyer chercher le médecin : il pleuvait à torrents. Morin courut chez le Dr Buttura ; mais le docteur était à Nice, où il avait été appelé en consultation : et ne rentrait que par le train de quatre heures. Quant au Dr Maure, il était à Saint-Césaire, depuis deux jours ; je lui expédiai une dépêche : mais c'était à six lieues de Cannes, et il ne pût arriver qu'à minuit. Quand M. Buttura revint de Nice, avec deux de ses confrères qui l'accompagnaient, ces Messieurs trouvèrent M. Cousin toujours sans connaissance. Il était très difficile de recourir à aucun médicament drastique, parce que l'estomac du malade était encore chargé des aliments du déjeuner. Ces Messieurs prescrivirent quelques remèdes extérieurs ; et ils constatèrent une apoplexie séreuse, qui ne laissait aucun espoir. Nous transportâmes M. Cousin sur son lit : il respirait à grand'peine : et il perdait ses forces, sans sortir un instant de sa léthargie.

Cependant M. Mérimée était accouru dès que j'avais pu le faire prévenir : et il demanda si, au milieu de notre affliction, nous savions quelles étaient les intentions de M. Cousin pour ses derniers moments. M. Cousin ne s'était jamais ouvert à personne sur ce délicat sujet. Morin et Mme Hyacinthe n'avaient reçu aucune confidence de leur maître ; je n'en avais pas reçu plus qu'eux. Dans l'état de prostration absolu où était notre ami, on ne pouvait lui rien demander. M. l'abbé Blampignon, qui était lié avec M. Cousin, étant alors survenu et voulant procéder à quelques cérémonies de son ministère, je l'en détournai, parce que le malade ne pouvait y prendre aucune part. S'il recouvrait quelques instants sa connaissance, il pourrait lui-même exprimer ce qu'il désirerait : et sa volonté serait faite sur-le-champ. Vers minuit, arriva le docteur Maure. M. Cousin respirait encore : mais l'agonie commençait : et elle finissait à 5 heures et quelques minutes du matin. A cet instant, M. Cousin expirait entre mes mains [3] ».

3. Jules Barthélémy Saint-Hilaire, *Victor Cousin, sa vie et sa correspondance*, Paris, Hachette 1895, t. 1, p. 15 sq.

A ce récit tardif d'un témoin direct, on ajoutera celui de Paul Janet, un autre disciple qui publie ce texte dans la livraison de la *Revue des Deux-Mondes* de 1er février 1867, qui commence par ces mots :

> « M. Cousin devait donc disparaître à son tour, lui qu'on eût pu croire vraiment immortel, tant il y avait en lui de sève et de virilité ! Sa jeunesse inépuisable étonnait et charmait ceux qui l'approchaient ; un foyer toujours allumé animait cette organisation puissante. Au physique comme au moral, c'était une nature de feu : si la mort avait voulu le réduire par une de ses maladies lentes qui minent peu à peu, il l'aurait encore vaincue, ainsi qu'il avait fait tant de fois. Les hommes de cette nature ne peuvent perdre la vie goutte à goutte ; ils meurent tout d'un coup. Cette énergie physique n'était que le symbole et l'expression d'une énergie plus intime, celle d'une âme toujours en mouvement, qu'une imagination enflammée portait sans cesse vers les objets les plus divers, mais qui à cette mobilité extraordinaire joignait aussi une ténacité inflexible, les desseins le plus savamment combinés et le plus opiniâtrement suivis. Il avait été, si j'ose dire, forgé sur l'enclume de la révolution ».

Et Janet conclut ainsi son article :

> « M. Cousin, on le sait, est mort à Cannes, presque subitement, il y a quinze jours. Jusqu'à la dernière heure, nous l'apprenons par un témoin fidèle de sa mort, par un de ses médecins (le Docteur Segond, dans les *Echos de Cannes* du 18 janvier), il conserva la plénitude, la force, l'entrain de son esprit. Il est mort en s'endormant ; aucune lutte, aucun effort, aucune souffrance n'a signalé ses derniers moments, et la mort même n'a pas altéré la fière et forte beauté de ses traits. Il ne put avoir avec personne aucune communication, aucune conversation ; personne n'a recueilli ses dernières pensées, personne n'a eu le dernier secret de cet homme qui a eu un si grand rôle dans l'histoire philosophique de notre âge. Comme amis, nous devons nous féliciter qu'il soit mort sans douleur et sans conscience, mais comme philosophe nous devons regretter qu'il n'ait point retrouvé ses sens. Il eût été beau de voir en face de la mort ce grand traducteur du *Phédon* ; il l'eût contemplée, soyez en sûr, avec sérénité et avec force, et, pour nous, notre conviction est qu'il fût resté fidèle jusqu'au bout aux deux grandes causes de sa vie, le spiritualisme et la philosophie [4] ».

Pourquoi s'intéresser à la mort de Victor Cousin, rapportée ici par l'un de ses amis, Prosper Mérimée, qui avait très jeune suivi ses leçons incendiaires de 1819-1820 [5], et celles de 1828-1829 [6], marquées du sceau de la blague philosophique selon l'aveu du professeur lui-même, puis s'était rapproché de lui dans la vieillesse et dans la politique – comme si le père de l'éclectisme, affichant sa fidélité aux principes de la monarchie constitutionnelle, se satisfaisait d'être considéré par la famille impériale

4. Cet article paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er février 1867 est repris en appendice dans Paul Janet, *Victor Cousin et son œuvre*, Paris, Alcan, 1893, p. 456, 484-85.

5. Victor Cousin, *Philosophie morale (1820)*, texte établi par Syvain Matton, introduction de Renzo Ragghianti et Patrice Vermeren, Paris, Garnier, 2019.

6. Joseph Ferrari, *Les philosophes salariés*, préface de Stéphane Douailler et Patrice Vermeren, Paris, Payot, 1983, p. 133.

dans le moment libéral d'un régime issu d'un coup d'Etat [7], et par son plus proche disciple, Jules Barthélémy Saint-Hilaire, cherchant à façonner l'image d'un philosophe certes réconcilié avec Rome, mais demeuré ferme sur les droits et l'indépendance de la raison ?

Cousin lui-même avait été saisi par la mort des philosophes illustres. Celle de Socrate tout d'abord, interprétée dans les *Arguments* comme un refus du dogmatisme religieux compatible avec l'obéissance civile – traductible immédiatement dans un langage plus moderne à l'heure où l'évêque d'Hermopolis avait été fait grand-maître de l'Université, et présentant le *Phédon* comme une démonstration, non pas de la survie de l'âme après la mort, mais de la substantialité d'une raison qui, en tant que telle, ne se confond pas avec le moi individuel, qui ne dit rien sur une existence post-mortem, selon Michel Narcy [8]. Martial Gueroult a bien montré comment jusqu'au dix-huitième siècle, y compris dans l'*Histoire critique de la philosophie* (1764) de Brucker, l'opinion est que les Sophistes ont voulu la mort de Socrate, thèse à laquelle s'opposera Fréret dans ses *Observations générales sur l'étude de la philosophie ancienne,* son fameux mémoire à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (1753). Pour Victor Cousin, cette condamnation est le résultat de la lutte de Socrate contre la fausse sagesse et la religion de son temps : « Socrate croit qu'il est appelé à rendre les hommes meilleurs, à démasquer la fausse sagesse, à humilier l'orgueil de l'esprit devant le bon sens et la vertu, à ramener la raison humaine de la recherche ambitieuse d'un savoir chimérique et vain, au sentiment de sa faiblesse, à l'étude et à la pratique des vérités morales » [9]. C'est la même interprétation qu'il défend dans son cours à l'Ecole Normale en 1834-35 : « Socrate était d'une grande sobriété et supportait les excès mieux que tout autre. C'était une âme ferme dans un corps vigoureux, et l'histoire de son procès montre qu'il a vécu et qu'il est mort en sage. Ce procès est devenu trop célèbre, il se rattache trop directement à la vie de Socrate, pour que nous n'en disions pas quelques mots. Tout le monde sait qu'on l'accusait de corrompre la jeunesse et d'introduire de nouveaux Dieux [...] Il ne faut pas se faire illusion ; Socrate était essentiellement bon citoyen, son opposition n'était pas systématique, il n'était pas démagogue et ne pouvait l'être, mais on ne peut dire non plus qu'il fût aristocrate, il ne quitta pas Athènes comme Xénophon et n'alla pas se vendre à Lacédémone. Fréret dans son savant mémoire s'est trop préoccupé du point de vue politique, il n'y avait pas là de motif suffisant pour condamner Socrate ; sans doute ses sarcasmes avaient aigri l'esprit des chefs, mais sa conduite n'était pas assez importante dans les affaires auxquelles il ne voulut jamais prendre part, comme on sait, pour qu'on le punît par un arrêt de mort. Nous croyons nous que la politique a préparé sa ruine, mais que la

7. Voir Alain Schmitt, « Mérimée et Victor Cousin – Une amitié philosophique ? », *Romantisme*, n° 135, 2007-1, p. 111 sq. et Jean-Pierre Cotten, « Cousin et 1848 », *Regards sur 1848*, Besançon, Presses Universitaires de Franche Comté, 2015, p. 173 sq.

8. Michel Narcy, « Le Platon libéral de Victor Cousin », *Revue française d'histoire des idées*, n° 37, 2013, p. 35-57 ; Victor Cousin, *Argument du Phédon*, publié dans les *Œuvres de Platon,* Paris, Bossange frères, 1822, repris dans Victor Cousin, *Platon,* textes réunis et présentés par Christiane Mauve, Michel Narcy, Renzo Ragghianti et Patrice Vermeren, Paris, Vrin, 2016, p. 69-77. Voir aussi Victor Cousin, « Socrate : de la part que peut avoir eu dans son procès la comédie *Les Nuées* », dans *Nouveaux fragments philosophiques,* Paris, Pichon et Didier, 1828, p. 151-159.

9. Victor Cousin, *Argument de l'Apologie de Socrate*, p. 67. Voir Martial Gueroult, *Platon*, cours à l'ENS Saint-Cloud du 4 décembre 1972 (inédit).

religion l'a perdu [10] ». Ce fut donc un procès religieux qui perdit Socrate, et d'abord pour l'invocation de son Démon particulier à tous propos tandis qu'il faisait silence sur les Dieux de l'Etat. Dans l'avant-dernière communication qu'il fait à l'Académie des Sciences morales et politiques, Cousin revient encore sur la mort de Socrate : "Cependant Socrate avait choisi le rôle d'un apôtre : il en devait avoir le sort. Il s'était fait bien des ennemis : ils se réunirent contre lui. La preuve sans réplique que la religion eut la part principale dans le procès qui lui fut intenté, c'est que l'accusation tout entière portait sur un grief religieux. Xénophon et Platon nous ont conservé cette accusation, et on la gardait encore, deux siècles avant notre ère, dans le temple de Cybèle qui servait de greffe aux Athéniens. La voici : « Socrate, fils de Sophronisque, du dème d'Alopèce, est coupable de ne pas reconnaître les dieux que reconnaît l'État et d'introduire des divinités inconnues. Il est coupable aussi de corrompre la jeunesse. Peine, la mort ». Socrate, loin de se reconnaître coupable, déclara nettement qu'il n'entendait pas se conduire autrement qu'il l'avait fait jusque-là, et qu'il ne cesserait point d'exhorter les Athéniens à la recherche de la vérité et de la vertu. Condamné a mort sur cette déclaration, il refusa de s'évader de sa prison, comme ses amis le lui proposaient, et de se retirer à l'étranger, afin de témoigner jusqu'au bout de son respect pour les lois de sa patrie ; et il but tranquillement la ciguë, en s'entretenant avec ses disciples sur l'immortalité de l'âme, l'an 399, à l'âge de soixante-dix ans. Est-il besoin de faire remarquer à quel point un tel personnage est supérieur à tout ce qui jusqu'ici avait paru de philosophes sur la terre, et combien tous les systèmes de l'Orient, remplis de si étranges contrastes, pâlissent devant une philosophie, pure de toute témérité comme de toute superstition, où se rencontrent et se fondent dans une admirable harmonie l'héroïsme, le bon sens, la finesse, la modération ? [11]".

Faire de la mort de Socrate l'acte courageux d'un sage qui a fait une révolution philosophique profonde en posant le *gnôthi seauton*, la connaissance de l'homme et sa nature, comme plus tard Descartes aux temps modernes aura posé le *Cogito ergo sum*, même si le système lui a manqué, c'est aussi de la part de Cousin s'opposer aux interprétations et représentations circulant alors de la mort de Socrate, venant du dix-huitième siècle, de la littérature, du théâtre et des arts, ou des usages populaires de la référence à l'Antique. "Evoquer la mort de Socrate pour les Encyclopédistes, ce n'est plus célébrer une grande âme, une noble attitude, c'est attaquer ouvertement la superstition, le fanatisme et l'intolérance [12]". Voltaire écrit ainsi sur ce thème et fait représenter en 1759 une pièce de théâtre qui devrait selon lui faire trembler les fanatiques et où Socrate se fait l'ennemi juré des prêtres, à moins que Socrate n'incarne comme ailleurs le philosophe persécuté à l'image de Diderot au moment de l'affaire La Barre [13]. Une autre figure contemporaine de Socrate serait Rousseau, comme dans

10. Victor Cousin, « Socrate – Caractère de la révolution philosophique dont il fut l'auteur », cours à l'École Normale supérieure, Archives Victor Cousin, ms 79 ff 125-164, publié par Renzo Ragghianti, « Victor Cousin : *Frammenti Socratici* », *Giornale critico della filosofia italiana*, Anno LXVIII (LXXX), fasc. I, janvier-avril 1989, p. 36-37. Voir Renzo Ragghianti, *La tentazione del presente. Victor Cousin tra filosofie della historia e teorie della memoria*, Naples, Bibliopolis, 1997, p. 128 sq.

11. Victor Cousin, « Mémoire sur l'état de la philosophie grecque au V^{e} siècle avant notre ère et sur Socrate » (1867), *Comptes-rendus des travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques,* 79, p. 395-6.

12. Raymond Trousson, *Socrate devant Voltaire, Diderot et Rousseau, la conscience en face d'un mythe*, Paris, Minard, 1967, p. 18.

13. (Voltaire), « Socrate, traduit de l'anglais de feu M. Thomson par feu M. Fatema », 1759.

la tragédie d'Edme Billardon de Sauvigny, jouée en 1763 au théâtre Français [14]. Mais Socrate, aux yeux de Rousseau, est bien loin du héros des Encyclopédistes, c'est un Socrate comparable à Jésus, incarnant la figure du philosophe authentique, qui sait qu'il ne sait rien : "Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu [15]". Cette phrase de Rousseau aura une longue destinée, dont l'un des moments significatifs serait l'interprétation qu'en donne Charles Renouvier dans son *Manuel de philosophie ancienne* de 1844 : à lire les Évangiles et le *Criton* et le *Phédon,* il faudrait renverser cette proposition de Rousseau, au moins en considération de la mort de Socrate : "En lui du moins, l'homme et l'humanité se divinisent, car il se sait immortel en buvant la ciguë" ; et il ajoute en note : "La personne humaine s'efface dans Socrate autant qu'il est possible [...] Si Socrate n'a fondé qu'une philosophie, tandis que Jésus Christ a révélé une religion, c'est parce que l'homme et ses caractères essentiels s'évanouissent dans la personne de Socrate, et paraissent dans Jésus avec une sublime, avec une incomparable beauté [16]". Un Renouvier qui atteste aussi de l'attention portée aux dernières paroles de Socrate : "Je dois un coq à Esculape ; Criton, acquitte ma dette", et il ajoute : "Et, guéri de la vie présente, il s'abandonna aux dieux", indiquant en note qu'on ne saurait y voir un simple proverbe, comme le prétend l'opinion qui remonte à Racine, fils aîné du tragique, et Lamothe-Le-Vayer, mais le signe de l'adhésion de Socrate au polythéisme de son temps, ce dont témoigne formellement Xénophon. Socrate n'est pas un athée, il rejette la mythologie populaire et croit aux démons et aux dieux par une révélation personnelle ; et au-delà de son témoignage religieux, on lui doit une méthode, dialectique et maïeutique, qui en fait selon Charles Renouvier "le père de toutes les éthiques de l'Antiquité", le Kant de l'Antiquité [17]. Socrate est crédité d'avoir réformé la méthode philosophique, créé la science de l'esprit, fondé la morale rationnelle, et rejeté la physique et la théologie spéculative : "Ainsi s'étaient trouvés en lui les trois grands caractères de toute philosophie critique : détermination de la nature du savoir, de la conviction et de la preuve ; réfutation du faux savoir antérieur, enseignement du doute ; établissement d'un principe pratique qui suffise à l'homme et à la cité [18]". Après lui, écrit Renouvier, on vit ce que deux autres périodes semblables nous ont montré ; après la philosophie critique de Descartes, après celle de Kant : les anciens systèmes reparurent, seule la méthode fut changée.

En tous cas, la dernière phrase prononcée par Socrate est mentionnée – voir par exemple l'article "Socrate" de l'*Encyclopédie Nouvelle* de Leroux et Reynaud [19] – lorsqu'il s'agit de célébrer la mort du Sage l'élevant à la divinité. Lamartine quant à lui rend en ces termes hommage à Victor Cousin, dans l'avertissement de *La mort de Socrate*, publié en 1823 – alors que le traducteur du *Phédon* a mis à profit pour achever son travail les loisirs forcés que lui ont valu la suspension de son cours à la faculté

14. Edme Billardon de Savigny, *La mort de Socrate*, 1763.

15. Jean-Jacques Rousseau, *La Profession de foi du Vicaire Savoyard*, édition critique par P. M. Masson, Fribourg-Paris, 1914, p. 626, citée par Denise Leduc-Fayette, *J. J. Rousseau et le mythe de l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1974, p. 46. Voir Henri Gouhier, *Les méditations métaphysiques de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Vrin, 1970, p. 198- 202.

16. Charles Renouvier, *Manuel de philosophie ancienne,* Paris, Paulin, 1844, p. 323, note 5.

17. Marcel Méry, *La critique du christianisme chez Charles Renouvier*, Paris, Vrin, 1952, t. 1, p. 113.

18. *ibid.*, t. 2, p. 2.

19. Grimblot, « Socrate », *L'Encyclopédie Nouvelle*, sous la direction de Pierre Leroux et Jean Reynaud, Paris, Gosselin, 1841, t. 8, p. 214

des lettres de Paris et la fermeture de l'École Normale : "Nous nous servirons pour les notes, toutes tirées de Platon, de l'admirable traduction de Platon par M. Cousin. Ce jeune philosophe, digne d'expliquer un pareil maître, pour faire rougir notre siècle de ses honteux et dégradants sophismes, après l'avoir rappelé lui-même aux plus nobles théories du spiritualisme, a eu l'heureuse pensée de lui révéler la sagesse antique dans toute sa grâce et toute sa beauté. Trouvant la philosophie de nos jours encore toute souillée des lambeaux du matérialisme, il lui montre Socrate, et semble lui dire : Voilà ce que tu es ! Espèrons qu'en achevant son bel ouvrage, il la dégagera aussi des nuages dont Kant et quelques-uns de ses disciples l'ont enveloppée, et nous la fera apparaître enfin toute resplendissante de la pure lumière du christianisme [20]".

Sous la Révolution Française, le martyr athénien aura fait l'objet d'une célébration continuée, dont Condorcet se fait l'écho : "La mort de Socrate est un événement important ; elle fut le premier crime qui ait signalé cette guerre de la philosophie et de la superstition ; guerre qui dure encore parmi nous comme celle de la même philosophie contre les oppresseurs de l'humanité [21]". Le dix-neuvième en modifie le calcul, et singulièrement sous l'influence de Victor Cousin. Un autre témoignage en serait le manuscrit inachevé d'Edgar Quinet : *De l'histoire générale dans ses rapports avec la morale individuelle*, sans doute rédigé en 1824 et 1825 : "Le philosophe démontre qu'il y a dans l'homme un principe qui ne peut périr [22]". C'est là un écho direct de l'*Argument du Phédon* de Cousin.

Un autre héritage de Cousin serait de présenter Socrate, Descartes et Kant comme les héros d'une triple révolution philosophique. Des héros dont le corps est mortel, sinon l'âme et l'œuvre. Déjà il s'était attaché en 1824 à publier le récit de la mort du second philosophe révolutionnaire, dans l'édition qu'il fait de l'éloge de Descartes par Thomas prononcé en 1765 à l'Académie des Sciences, près de cent ans après la mort de celui qui, pour élever une philosophie nouvelle, avait dû se cacher, car c'est dans la solitude que l'âme a toute son indépendance : « Là elle n'entend point le bruit des chaînes que le despotisme et la superstition secouent sur leurs esclaves : elle est libre comme la pensée qui existait seule. Cette indépendance, après la vérité, était la plus grande passion de Descartes ». Et Thomas explique que c'est la raison pour laquelle Descartes ne fut ni prélat, ni militaire, ni homme de cour, mais consentit à n'être qu'un philosophe, un homme du peuple, c'est à dire rien aux yeux du peuple [23] ». Dans les notes amputées par Cousin de tout ce qui était emprunt d'une philosophie commune et déclamatoire (sic), Thomas fait le récit suivant de la mort de Descartes : « Descartes fut attaqué le 2 février 1650 de la maladie dont il mourut. Il n'y avoit pas plus de quatre mois qu'il étoit à Stockholm. Il y a grande apparence que sa maladie vint de la rigueur du froid, et du changement qu'il fit à son régime, pour se trouver tous les jours au palais à cinq heures du matin. Ainsi il fut la victime

20. Lamartine, *La mort de Socrate* (1823), repris dans *Œuvres complètes de Lamartine* Paris, Charles Gosselin, 1845, t. I, p. 243, p. 276.

21. Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, Éditions sociales, 1966, p. 120.

22. Edgar Quinet, manuscrit de *De l'histoire générale dans ses rapports avec la morale individuelle*, publié dans Willy Aeschimann, *La pensée d'Edgar Quinet. Étude sur la formation de ses idées avec essais de jeunesse et documents inédits, Paris-Genève,* Anthropos, 1986, p. 549.

23. Thomas, « Éloge de Descartes », *Œuvres de Descartes,* texte établi par Victor Cousin, Paris, Levrault, 1824, livre I, p. 3-80.

de sa complaisance pour la reine ; mais il n'en eut point du tout pour les médecins suédois, qui vouloient le saigner. « Messieurs, leur crioit-il dans l'ardeur de la fièvre, épargnez le sang français. » Il se laissa saigner au bout de huit jours, mais il n'étoit plus temps ; l'inflammation étoit trop forte. Il eut du moins, pendant sa maladie, la consolation de voir le tendre intérêt qu'on prenoit à sa santé. La reine envoyoit savoir deux fois par jour de ses nouvelles. M. et Madame de Chanut lui prodiguoient les soins les plus tendres et les plus officieux. Madame de Chanut ne le quitta point depuis sa maladie. Elle étoit présente à tout. Elle le servoit elle-même pendant le jour ; elle le soignoit durant les nuits. M. de Chanut, qui venoit d'être malade, et encore à peine convalescent, se traînoit souvent dans sa chambre, pour voir, pour consoler et pour soutenir son ami... Descartes mourant serroit par reconnoissance les mains qui le servoient ; mais ses forces s'épuisoient par degrés, et ne pouvoient plus suffire au sentiment. Le soir du neuvième jour, il eut une défaillance. Revenu un moment après, il sentit qu'il falloit mourir. On courut chez M. de Chanut ; il vint pour recueillir le dernier soupir et les dernières paroles d'un ami : mais il ne parloit plus. On le vit seulement lever les yeux au ciel, comme un homme qui imploroit Dieu pour la dernière fois. En effet, il mourut la même nuit, le 11 février, à quatre heures du matin, âgé de près de cinquante-quatre ans. M. de Chanut, accablé de douleur, envoya aussitôt son secrétaire au palais, pour avertir la reine à son lever que Descartes étoit mort. Christine en l'apprenant versa des larmes. Elle voulut le faire enterrer auprès des rois, et lui élever un mausolée. Des vues de religion s'opposèrent à ce dessein. M. de Chanut demanda et obtint qu'il fût enterré avec simplicité dans un cimetière, parmi les catholiques. Un prêtre, quelques flambeaux, et quatre personnes de marque qui étoient aux quatre coins du cercueil, voilà quelle fut la pompe funèbre de Descartes. M. de Chanut, pour honorer la mémoire de son ami et d'un grand homme, fit élever sur son tombeau une pyramide carrée, avec des inscriptions. La Hollande, où il avoit été persécuté de son vivant, fit frapper en son honneur une médaille, dès qu'il fut mort. Seize ans après, c'est-à-dire en 1666, son corps fut transporté en France. On coucha ses ossements sur les cendres qui restoient, et on les enferma dans un cercueil de cuivre. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Paris, où on les déposa dans l'église de Sainte-Geneviève. Le 24 juin 1667, on lui fit un service solennel avec la plus grande magnificence. On devoit après le service prononcer son oraison funèbre ; mais il vint un ordre exprès de la cour, qui défendit qu'on la prononçât. On se contenta de lui dresser un monument de marbre très simple, contre la muraille, au-dessus de son tombeau, avec une épitaphe au bas de son buste. Il y a deux inscriptions, l'une latine en style lapidaire, et l'autre en vers français. Voilà les honneurs qui lui furent rendus alors. Mais pour que son éloge fût prononcé, il a fallu qu'il se soit écoulé près de cent ans, et que cet éloge d'un grand homme ait été ordonné par une compagnie de gens de lettres [24] ».

Peut-on saisir de là pourquoi Cousin a publié aussi anonymement en février-mars 1830, dans *Le Globe*, sous le titre « Kant dans les dernières années de sa vie », les témoignages qui rendent compte de la mort d'Emmanuel Kant [1724-1804] survenue le 12 février 1804 ? Il rééditera cet article en 1843 dans ses *Fragments littéraires* [Paris : Didier. In-8, 516 p., 1843], dans ses *Fragments et souvenirs* [Paris : Didier. In-8, 534 p., 1857], puis enfin dans ses *Fragments philosophiques pour servir à l'histoire de la*

24. *ibid.*, p. 77, note 32.

philosophie. Philosophie contemporaine [Paris : Didier. In-8, 403 p., 1866]. Sans doute lorsqu'il rédige ce texte est-il en train de rassembler des éléments pour ses projets biographiques des trois grands révolutionnaires en philosophie : Socrate, Descartes, Kant, dont il avait entretenu Hegel, – et qui auraient pu être complétés par ceux des organisateurs : Platon, Aristote et Leibniz, et pourquoi pas des commentateurs : Proclus. Il a confié à son ami de Berlin, en lui adressant ses notes biographiques sur Fourier, les difficultés qu'il y a d'écrire des détails : « il ne faut pas que le style leur donne trop d'importance, et il ne faut pas non plus qu'il leur ôte de leur intérêt. Il faut s'effacer et pas trop ; il faut dans la biographie un peu d'histoire et pas trop d'histoire [25] ». Soit une considération sur un genre qu'il revendique, pour faire des dernières années de Kant, d'après les récits de Hasse et Wasianski, un collègue et un ami de Kant, une relation qui renfermera à peu près tout ce qu'on peut désirer en savoir : « Nous avons pensé qu'avec le goût du temps pour les détails historiques et pour les tableaux de chevalet en tous genres, le lecteur voudra bien nous suivre un moment à Königsberg dans l'intérieur d'un grand homme qui finit, dans son cabinet d'étude, à sa table et à son lit de mort. A défaut de grandeur et d'un vif intérêt, nous promettons du moins une vérité parfaite [26] ». Il procède au constat d'une ressemblance entre Socrate et Kant indiquant qu'il y en avait tellement d'autres. Kant n'est jamais sorti de Königsberg une seule fois, comme Socrate qui, dans une vie de soixante-dix ans, ne sortit jamais d'Athènes [27]. Plus loin dans le texte, Cousin rapporte que s'effrayant de la faiblesse de l'âge, qui effrayait aussi Socrate, Kant souhaite plus d'une fois la mort [28]. La rédaction de cet essai biographique vient dix ans après le cours que Cousin professait sur Kant à la faculté des lettres de Paris, établissant que « Le système de Kant, qui, après avoir déclaré que Dieu ne se trouvait pas par la métaphysique, va finir par le donner à l'aide de la morale, est frappé d'illégitimité et d'impuissance, parce que la morale de Kant étant excellente comme morale, mais toujours fondé sur le degré subjectif de la raison, ce système n'est pas mieux fondé que sous les autres développements rationnels auxquels Kant refuse une valeur objective [29] ». *Kant dans les dernières années de sa vie* est contemporain du cours d'histoire de la philosophie que Cousin professe en remontant dans sa chaire à la Sorbonne, et qu'il dut interrompre en raison de la Révolution de 1830. Dans ce cours, il a célébré Socrate comme représentant de l'idée la plus élevée de toutes, celle de la philosophie, c'est à dire de la réflexion se développant librement, au-delà de tout système, et exposé que Kant, après avoir arraché au sensualisme les catégories, leur a laissé ce caractère de subjectivité qu'elles ont dans la réflexion, au risque du scepticisme [30]. Cousin a réfuté les erreurs de la *Critique de la raison pure*, sans être arrivé à l'éloge de sa morale. Il est pourtant perçu comme se donnant pour projet de naturaliser française la doctrine allemande, singulièrement chez les disciples des Idéologues, de Stendhal à Broussais : « Les Français témoignaient quelque dégoût pour l'obscurité du système de Kant, qui

25. Lettre de Cousin à Hegel du 13 septembre 1831, Hegel, *Correspondance*, t. III, Paris, Gallimard, 1967, p. 301.
26. *ibid.*, p. 367.
27. *Ibid.*, p. 370v.
28. *Ibid.*, p. 407.
29. Cousin, *Philosophie morale*, p. 276.
30. Voir Victor Cousin, *Cours de philosophie. Introduction à l'histoire de la philosophie*, Paris, Pichon et Didier, 1828, leçons 2, 4 et 6, et Andrea Bellantone, *Hegel en France*, Paris, Hermann, 2011, t. 1 p. 93.

plusieurs fois avait été l'objet de leurs railleries ; on entrepris de la naturaliser parmi nous, sous le prétexte spécieux de nous faire faire connaissance avec le premier disciple du grand Socrate, de ce martyr intéressant de la liberté de penser, de cet homme que tout le monde salue du nom de sage, et que l'on qualifie de divin [31] ». Malgré les attaques portées contre son *kanto-platonisme* [32], il écrit à Hegel le 5 avril 1830 : « Je songe à entreprendre une traduction ou plutôt une refonte de Kant. Tant que Kant ne sera pas connu, il n'y a rien de fait et l'Allemagne n'est pas pour la France. Le père connu au contraire, les enfants et les petits enfants le seront bientôt [33] ». Le sens de cette refonte peut être lu dans le manuscrit d'un hommage inédit et inachevé à Hegel, dicté à son secrétaire en 1832 par Cousin, au lendemain de la mort de Hegel : « Le Descartes de notre âge, le père de la seconde époque de la philosophie moderne, Kant avait démontré que toute saine philosophie doit se fonder sur l'étude de la pensée humaine et de ses lois [...]. C'est la méthode de Socrate, celle de Descartes ; et la Critique de la raison est l'entreprise même de Socrate et de Descartes renouvelée par un homme, leur égal en génie, mais sur une échelle tout autrement étendue, et avec toute la supériorité de notre âge [34] ». Mais Kant, s'il a pu ré-ouvrir cette route, n'a pu en éviter les écueils, s'absorbant dans les profondeurs du sujet pensant et ne voyant plus dans toutes nos connaissances que le reflet de notre propre pensée. Comment ce projet qui roule dans la tête de Cousin de naturaliser ce grand et admirable mouvement qui depuis quarante ans va toujours croissant en Allemagne, par le moyen de mettre Kant en français, *un peu débarrassé*, peut-il trouver curieusement à se préparer – sinon se traduire – par le récit anonyme et détaillé de la mort de Kant ?

Elle nous indique peut-être par avance l'horizon de sens que ses disciples voudront ouvrir pour la scène philosophique construite par Victor Cousin. Car l'auteur du récit de la mort glorieuse de Socrate, et de celui de la lente extinction des lueurs qui brillaient encore par intervalle dans les ténèbres et les misères de la vieillesse de l'auteur de la *Critique de la raison pure* et de la *Critique de la raison pratique* – qui n'était guère plus qu'une ombre de lui-même –, avait rêvé pour lui-même de ne pas mourir vite, et fut foudroyé par une attaque d'apoplexie. La volonté de présenter l'agonie de Cousin comme une mort subite et sereine, et de la préserver de toute intervention de l'Église, est aussi une manière de façonner la légende d'un destin. Un journal, *Le Pays* du 21 janvier 1867, se fait l'écho de l'information venue de Cannes et publiée dans le *Courrier de Marseille* du 13 janvier, selon laquelle l'abbé Blampignon, le prêtre qui avait fait sa thèse sur Malebranche sous sa direction, lui avait donné l'absolution *in articulo mortis* ; Mérimée écrit à Albert Stapfer : « Tenez-le pour faux ». Un autre étant arrivé alors que Cousin n'avait plus conscience, ayant proposé de quérir Monseigneur Dupanloup, qui se trouvait opportunément à Nice, Mérimée et Barthélémy Saint-Hilaire s'y sont opposés, « parce qu'il aurait fait du zèle ». L'évêque d'Orléans écrivit d'ailleurs à Thiers : « J'ai eu le profond chagrin d'apprendre hier que M. Cousin venait de mourir à quelques pas de moi, sans que

31. F. J. V. Broussais, *De l'irritation et de la folie*, Paris, J. B. Baillière, Paris, Fayard, 1986. Voir Patrice Vermeren, *Victor Cousin. Le jeu de la philosophie et de l'État*, Paris, l'Harmattan, 1995, p. 98.

32. Armand Marrast, *Examen critique du cours de philosophie de M. Cousin*, Paris, 1829 ; voir Patrice Vermeren : « Victor Cousins Hegel », *Der französiche Hegel*, dir. Ulrich Johannes Schneider, Berlin, Akademie Verlag, 2007, p. 38.

33. Lettre de Cousin à Hegel du 5 avril 1830, Hegel, *Correspondance*, p. 257.

34. Barthélémy Saint-Hilaire, *Victor Cousin*, t. 3, p. 49.

j'aie pu assister, ni être utile à ses derniers moments. J'étais allé le voir quelques jours auparavant, et quoiqu'il fût fatigué, je le trouvais encore tel que vous le connaissez, vif, animé [...]. Il me parlait de la religion, avec le sentiment vraiment chrétien que, depuis quelque temps, je remarquais en lui [...]. Il a pu d'abord manifester le désir de voir un jeune prêtre de ses amis, l'abbé Blampignon, qui se trouvait à Cannes ; mais quand cet ecclésiastique a été admis auprès de lui, il n'était plus temps ! (...)[35] ». Ses disciples ont fait chorus pour célébrer sa vie philosophique : « Une des vies les plus illustres de ce temps-ci s'est éteinte à Cannes, le 14 janvier 1867, après avoir brillé pendant près d'un demi-siècle d'un éclat qui semblait croître avec les années. On ne peut pas dire que M. Cousin soit mort de vieillesse ; il a fini sa carrière plein de sève et de vigueur, je dirais volontiers florissant de jeunesse, malgré les soixante-quinze ans que lui donnait son extrait de naissance. Exaucé dans un vœu que je lui ai entendu exprimer plus d'une fois, il a été frappé debout, il a été enlevé entier et non pièce à pièce[36] », écrit Adolphe Franck. Mais aussi bien Sainte-Beuve, qui avait rompu à un moment avec lui, mais avait pu écrire auparavant à Damiron, critiquant Pierre Leroux (« Sa haine de Cousin est de l'Épilepsie ») : « Pour moi, si j'étais autant philosophe qu'il veut qu'on le soit, je me poserais cette seule question : que deviendrait l'Université philosophiquement si Victor Cousin n'y tenait la main ? Par qui ne serait-elle pas envahie ? Car ce n'est pas Villemain qui oserait résister. Vous perdriez votre chaire non moins sûrement que sous la Restauration ; et de cette invasion momentanée renaitraient des réactions violentes[37]... », lui rend hommage : « M. Cousin, en disparaissant subitement, ne laisse pas un vide ordinaire : ce n'est pas seulement un individu éminent qui nous quitte, c'est une force, une puissance, une grande influence intellectuelle qui s'évanouit [...]. Avec lui s'éteint, je le répète, une des plus belles et des plus vives intelligences qui aient brillé en notre XIX^{e} siècle, un des plus étonnants météores qui aient sillonné pendant cinquante ans notre ciel et notre horizon[38] ». Le philosophe persécuté sous la Restauration, emprisonné dans sa jeunesse à Berlin pour son combat pour la liberté, défenseur de l'Université et de la philosophie contre l'Église et le parti-prêtre, réaffirmant jusqu'en 1851 sa fidélité aux principes de la Révolution française, est mort dans son lit, ne connaissant plus que ses livres, les femmes du XVII^{e} siècle et le champ agonistique des élections aux Académies, et presque réconcilié avec l'Empire, dans l'idée que Napoléon III puisse le consulter sur la réorganisation de l'armée, en raison de sa connaissance du génie militaire de Napoléon et de celui du grand Condé. Ses funérailles, telles que les rapporte le *Journal des débats* du 26 janvier 1867, rassemblent une foule considérable de professeurs et de dignitaires de l'Université, d'artistes et d'académiciens, de ministres en fonction ou en retraite et de fonctionnaires, de membres du Sénat et du Corps législatif, depuis la chapelle de la Sorbonne où son corps est exposé, jusqu'au cimetière du Père Lachaise où il est enterré, en passant par l'Église Saint-Etienne du Mont où M. l'abbé Maret, évêque de Sura, doyen de la faculté de théologie, celui-là-même qui naguère l'avait attaqué dans son célèbre *Essai sur le panthéisme*, a donné l'absoute.

35. Abbé F. Lagrange, *Vie de Mgr Dupanloup*, Paris, t. III, p. 89-90.
36. Adolphe Franck, « Victor Cousin », *Moralistes et philosophes*, Paris, Didier, 1872, p. 291.
37. Lettre de Sainte-Beuve à Philibert Damiron.
38. Sainte-Beuve, « M. Victor Cousin », *Le Constitutionnel*, 18 janvier 1867.

De la mort d'un Socrate contraint à boire la cigüe, luttant contre la fausse sagesse et la religion de son temps, à celle d'un Descartes dont l'éloge est interdit lors du retour à Paris de ses cendres depuis son exil à Stockholm, de la lente agonie d'un Kant incarnant le destin du philosophe devenu professeur à la mort subite d'un Cousin fait par le siècle mandarin lettré [39], un spectre hante le cénotaphe : la révolution philosophique. Mais de quelle révolution s'agit-il ? En revenant en 1840 sur la philosophie de Kant, Cousin persiste : une révolution dans la méthode : « Kant était le plus modeste et le plus circonspect des hommes ; mais l'esprit de son temps était en lui. Et puis on ne fait pas de révolutions avec de petites prétentions, et Kant voulait faire une révolution en métaphysique. Comme toute révolution, celle-là devait donc proclamer l'absurdité de tout ce qui avait précédé, sans quoi il n'aurait fallu songer qu'à améliorer, et non pas à tout détruire pour tout renouveler. Kant, comme Descartes, auquel il faut sans cesse le comparer, préoccupé de sa méthode, ne voit qu'elle partout. Ce n'est pas de son propre génie qu'il a une grande opinion, c'est de celui de sa méthode [...] Socrate aussi, deux mille ans avant Kant et Descartes, rapportait tout à sa méthode qui, au fond, était la même que celle du philosophe français et du philosophe allemand. Cette méthode est la vraie, c'est la méthode psychologique qui consiste à débuter par l'homme, par le sujet qui connaît, par l'étude de la faculté de connaître, de ses lois, de leur portée et de leurs limites. Elle naît avec Socrate, se développe avec Descartes, se perfectionne avec Kant, et avec tous les trois elle produit chaque fois une révolution puissante [40] ». Et l'on voit bien qu'à ses yeux la révolution philosophique allemande n'est pas achevée avec Kant, et tandis que la France a mené à bien sa révolution politique avec la charte constitutionnelle, c'est bien l'ambition d'avoir à écrire lui-même la charte de la philosophie qui anime Cousin, et d'incarner l'achèvement de la scène révolutionnaire par l'application de la méthode psychologique à la connaissance de l'homme par lui-même. Mais sa tombe au cimetière du Père Lachaise n'aura peut-être été que le cénotaphe d'une révolution philosophique qu'il prétend terminer et dont il aurait été, après Socrate, Descartes et Kant, le dernier héros.

2. La mort de Victor Cousin signifie-t-elle la mort du cousinisme ? sa doctrine, sa démarche philosophique, l'institution qu'il avait fondée – tout cela disparaît-il avec lui ou demeure-t-il en quelque sorte présent, sous une forme ou sous une autre ? ou bien au contraire a-t-il déjà, en tout ou en partie, commencé à disparaître, avant même la disparition physique de son auteur ? Les philosophes qui ont marqué l'histoire de la pensée peuvent se survivre dans leurs ouvrages, mais aussi parfois dans la mémoire de leur enseignement, voire, dans certains cas, dans les structures qu'ils ont fondées ou contribué à réorganiser. Mais les éloges convenus et la foule de notables qui se pressent à leurs funérailles ne sont pas toujours le signe certain de la force et de la durée d'une doctrine : ils indiquent plutôt, parfois, le poids des circonstances et le bilan des ralliements.

En fait, on peut dire qu'il y a eu trois morts du cousinisme : en 1848-51, en 1867, et dans les dernières années du XIX^{e} siècle.

39. Fritz O. Ringer, *The decline of the Germans Mandarins*, Harvard University Press, 1969.
40. Victor Cousin, « Kant et sa philosophie », *Revue des deux-Mondes*, 1er février 1840, p. 413

La période créatrice de la vie de Victor Cousin se situe essentiellement sous la monarchie constitutionnelle : une période militante sous Louis XVIII et Charles X, une période triomphante sous la monarchie de Juillet. C'est alors qu'il constitue sa doctrine par ses cours puis par ses livres ; qu'il fonde une nouvelle façon non seulement de faire de la philosophie, mais de l'appuyer sur l'histoire de la philosophie ; qu'il édite Platon, Proclus, Descartes – et ce travail d'édition fait partie intégralement de son entreprise, puisqu'il s'agit à la fois de fournir des instruments de référence à la nouvelle doctrine et d'affirmer la rigueur du travail de l'historien. C'est l'époque aussi où il constitue le groupe de disciples dont les œuvres complèteront les siennes : Janet, Saisset, Barthélémy Saint-Hilaire, Damiron, Francisque Bouiller, Jules Simon, Adolphe Franck, Amédée Jacques, Vacherot, son « régiment » à qui il distribue les tâches et les auteurs à étudier et à traduire ; ce sont eux qui dans les lycées d'abord, à l'Université, à l'École Normale et à l'Institut ensuite, répandront la doctrine, la défendront, la feront passer dans les institutions, du jury d'agrégation aux comités d'attribution des prix académiques ; le choix des élus s'accompagnant bien sûr de l'efficace neutralisation des exclus (Saphary, un des derniers Idéologues, puis Ravaisson et bien plus tard le jeune Taine en sauront quelque chose). C'est enfin durant ces quelque trente années qu'il constitue, avec ses élèves, ce que l'on pourrait appeler les outils et les appareils de sa domination : manuel historique (la traduction de Tennemann), dictionnaire (le *Dictionnaire des sciences philosophiques* dirigé par Adolphe Franck), programmes d'enseignement, sans compter les positions occupées dans les revues et les journaux ; à quoi il faut ajouter les places à la Sorbonne et à l'École Normale, à la section philosophique de l'Académie des sciences morales rétablie en 1832, jusqu'au Ministère de l'Instruction publique en 1840. Il contrôle alors à la fois les fondements, le contenu, la transmission de la philosophie.

Il ne faut pas voir là simplement le récit d'une ascension personnelle et d'une soif de pouvoir individuelle. Le cousinisme a une signification historique forte dans cette époque : au moment de la lutte politique des libéraux du « juste milieu », de Royer-Collard à Guizot, à la fois contre les Ultras et contre les Républicains puis contre les premières manifestations du mouvement ouvrier, un conflit identique se déroule à long terme en philosophie, et dure pendant toute la première moitié du XIX^{e} siècle : d'un côté la réaction catholique, qui veut gagner enfin son combat contre les Lumières, effacer les dernières traces de la pensée critique qui avait conduit à la Révolution française, imposer l'ordre de l'Église sur l'enseignement ; de l'autre, les héritiers des Idéologues, les sensualistes, les matérialistes ... et bientôt les socialistes et les positivistes. Entre les deux camps, l'édifice à la fois théorique et institutionnel construit par Cousin tient lui aussi un « juste milieu » – un juste milieu actif, perpétuellement en lutte contre les uns et les autres, auquel son spiritualisme éclectique donne un visage à la fois moderne et modéré, défenseur de l'ordre comme de la liberté – d'une certaine liberté. Ce visage a des traits qui sont évidemment très marqués par la conjoncture où il a pris forme. Il traduit l'équilibre des forces dans le domaine de la pensée, qui réfracte assez directement la situation dans le domaine politique. De même que l'État laisse une place non négligeable à l'Église mais ne se laisse pas dicter ses décisions par elle, de même la philosophie éclectique reconnaît l'importance de la religion, mais refuse à la Révélation ce qu'elle estime relever de l'exploration de la conscience ; de

même que l'État tire sa légitimité d'élections, mais impose le suffrage censitaire, la philosophie admet l'importance des sens, mais refuse le sensualisme au nom de l'esprit. La rhétorique du philosophe a la charge de maintenir la balance entre les forces qui tiraillent la pensée, et de fournir la légitimation théorique et institutionnelle à la constitution intellectuelle de l'époque. Elle contribue efficacement à cette situation, en même temps qu'elle y puise sa propre signification.

C'est la possibilité même de cet équilibre qui s'effondre en 1848. Plus encore après les journées de juin : Cousin en sera réduit à faire de la figuration dans la commission qui prépare la loi Falloux – lui qui avait mis tant de soin à maintenir l'Église à distance de l'enseignement. À vrai dire, plus que de la simple figuration, car il essaie de limiter les dégâts. Surtout, le moment républicain accentue les divergences dans l'École : les plus hardis des disciples publient la revue *La liberté de penser* (dès la fin 1847, et elle s'arrête fin 1851), plus audacieuse que ne l'avait été l'éclectisme officiel. Le coup d'État du 2 Décembre achèvera la ruine politique du cousinisme. Ce sont surtout ceux que l'on pourrait appeler la gauche cousinienne qui sont frappés : Jules Simon et Jules Barni sont révoqués parce qu'ils refusent le serment, Vacherot également (il fera même, à la fin de l'Empire, trois mois de prison pour son ouvrage *La démocratie* – mais à ce moment il sera déjà loin des positions de Cousin). Amédée Jacques, déjà démis de ses fonctions par la seconde République pour un article où il critiquait l'enseignement religieux des enfants, s'exile en Amérique du Sud. L'Église cousinienne est passée de la phase triomphante à la phase souffrante. Le maître lui-même n'est pas inquiété mais la situation sur laquelle reposait son prestige philosophique a bel et bien disparu. Il se consacre dès lors à publier ses anciens cours, en en gommant les audaces hétérodoxes, et à étudier les femmes de lettres du XVII^{e} siècle. Il demeure un notable du monde intellectuel, il reste fréquentable et même (comme le rappelle la lettre citée ci-dessus de Mérimée) bien vu par les proches de l'Empereur, mais il n'a plus aucun pouvoir. Dès lors le cousinisme est mort en tant qu'institution politique. Le bonapartisme aussi est un « juste milieu » – mais d'un tout autre type : un juste milieu armé, qui ne s'embarrasse pas de discours philosophiques (le ministre Fortoul supprime dès 1852 la classe et l'agrégation de philosophie ; Victor Duruy ne les rétablira qu'en 1863). Cependant, s'il est mort politiquement, le cousinisme vit encore d'une vie philosophique : il peut espérer sinon régenter encore les esprits, du moins les instruire par les positions qu'il conserve dans l'Université (Janet enseigne à la Sorbonne en 1864) et à l'Académie. Les disciples continuent à s'exprimer dans les revues et à publier des livres contre les doctrines adverses – de nouvelles doctrines, plus difficiles à identifier et à réfuter que les anciennes (plus difficiles, tout simplement parce que le système n'avait pas été conçu pour cela). Janet écrit contre le matérialisme de Büchner, Caro contre ceux qui s'en prennent à l'idée de Dieu (Taine, Renan, et Vacherot maintenant considéré comme un adversaire). Les traductions aussi se poursuivent, Barni pour Kant, Saisset pour Spinoza. Une activité intellectuelle, donc, à défaut d'une influence politique.

Cependant, cette activité intellectuelle elle-même rencontre de plus en plus d'obstacles. Les vieux arguments mis au point pour réfuter à la fois le sensualisme et la « philosophie du clergé » ne fonctionnent plus très bien face aux doctrines positivistes appuyées sur l'essor des sciences, y compris de la psychologie (comme plus tard de la

sociologie) et face aussi à un nouveau spiritualisme, mieux construit et plus profond que celui des éclectiques. Janet lui-même l'avoue dans les premières pages de *La crise philosophique* (1865) : « En un mot, il est inutile de le cacher, l'école spiritualiste a subi depuis dix ou quinze ans un échec des plus graves. Elle n'est plus la maîtresse de l'opinion : de toutes parts des objections, des critiques, des imputations, justes ou injustes, mais très accréditées s'élèvent contre elle ; elle subit enfin une crise redoutable » [41]. L'année de la mort de Cousin est donc aussi celle de la deuxième mort du cousinisme : celle de sa dimension philosophique. Car c'est celle où Ravaisson est officiellement chargé par le ministre de l'Instruction publique de publier un Rapport sur *La philosophie en France au XIX^e^ siècle* [42]. Il est donc reconnu par l'État comme le porte-parole officiel de la philosophie – ce qui était la place de Cousin vingt ans plus tôt. Or ce rapport contient une exécution cruelle du cousinisme, accusé d'être plus une rhétorique qu'une philosophie. L'assurance tranquille avec laquelle Ravaisson semble admettre que tout le monde désormais reconnaît l'inanité spéculative de l'éclectisme montre bien que l'affaire est close. Le cousinisme s'est survécu après 1848, mais il n'a pas été capable de se renouveler et de se confronter aux nouvelles philosophies qui se développaient dans la seconde moitié du siècle. 1867 marque donc, outre la disparition physique du maître, celle, symbolique, de son école.

En fait, même sans renouvellement philosophique proprement dit, l'école survivra encore jusqu'à la fin du siècle sur le plan des institutions universitaires : le dernier monument en sera le très convenu manuel de Janet et Séailles *Les problèmes et les écoles* (1887), où toute l'histoire de la philosophie est comme rangée dans des boîtes étiquetées. Il y a comme une nécessité logique à ce qu'un mouvement qui s'est tellement appuyé sur l'institution scolaire et universitaire vive ses derniers moments dans la réduction à la pédagogie. Certains de ses anciens membres, réprimés sous l'Empire, reprennent une activité politique, mais ils ne font plus de philosophie. Certains héritiers de la gauche cousinienne joueront un rôle dans la mise en œuvre des grandes lois scolaires – mais c'est d'Auguste Comte que se réclame Jules Ferry, et Buisson est issu du protestantisme libéral. Surtout, le dernier tiers du siècle voit une lente érosion des dernières idées cousiniennes : Théodule Ribot, Charcot, Durkheim, représentent autant de façon de répondre non plus par la philosophie, mais par l'approche scientifique aux questions que posait (ou qu'éludait) l'auteur de *Du Vrai, du Beau, du Bien.* Et plus personne ne prend même la peine désormais de polémiquer avec les idées de Victor Cousin, signe qu'elle ont cessé d'exister sur le plan théorique De son côté le nouveau spiritualisme qui s'exprime, après Ravaisson, chez Lachelier ou Lagneau ou, dans une tout autre variante, chez Bergson, n'a que faire des jeux d'orateur qui faisaient frémir les esprits en 1820. La disparition des derniers membres de l'École marque son extinction à l'Université, et il faudra attendre longtemps avant que l'on ne réédite leurs œuvres ; mais ce sera cette fois comme témoins de leur temps et non comme source d'inspiration.

41. Paul Janet, *La crise philosophique. MM. Taine, Renan, Littré, Vacherot*, Paris, Germer Baillère, 1865, p. 6-7.

42. Félix Ravaisson, *La philosophie en France au XIX^e^ siècle (1867)*, Paris, Hachette, 1904, 5^e^ éd., p. 21. Voir Christiane Mauve : « Esthétisme et Eclectisme : autour de Victor Cousin », *Corpus* N° 18-19, 1991, p. 148.

Ainsi le cousinisme est bien mort trois fois : politiquement au milieu du siècle, philosophiquement à la fin du Second Empire, institutionnellement, ou pédagogiquement, dans la lente agonie de la fin du siècle.

Et pourtant ... il y a bien quelque chose de lui qui ne meurt pas : la façon française de philosopher, et les exercices et institutions qui l'accompagnent. Au-delà de la conjoncture, au-delà de contenus périmés, le nouage très particulier de la réflexion philosophique et de l'histoire de la philosophie a marqué suffisamment la tradition française pour lui donner, quelles que soient les doctrines, une allure reconnaissable, qui suffit à la distinguer des traditions allemande, italienne ou anglo-saxonne. Ainsi, devenir un philosophe en France au XX^{e} et au XXI^{e} siècle, ce fut d'abord, c'est encore faire de l'histoire de la philosophie – et c'est traiter ce matériau historique par une appropriation (dans le pire des cas : une rhétorique) qui le transforme en l'équivalent d'une réflexion personnelle [43]. Sous cet angle, nous vivons encore sur l'apport de Cousin sans le savoir. Cet apport demeure présent silencieusement dans les exercices (l'explication de textes, la dissertation, la grande leçon) comme dans les instances de contrôle et dans les déclarations d'indépendance, vraie ou supposée, qui animent la vie de l'institution. Y compris dans les vagues régulières que sont les « retours à... » (Platon, Descartes, Kant...) ou les appels à rattraper un retard sur l'étranger pour renouveler une pensée nationale soudain jugée insuffisante (comme l'avaient fait les spiritualistes avec la philosophie écossaise, Kant, Hegel, Schelling). La structure est assez forte pour résister à bien des cataclysmes.

43. *cf.* P.-F. Moreau, « Victor Cousin, la philosophie et son histoire », *Télémaque*, n° 54, 2018.